

Du sens commun à la particularité du sujet

Gabrielle JEAUFFRE-DREHER*

Le texte suivant témoigne d'une rencontre avec un sujet, M., marginalisé par sa trajectoire de vie, sa relation à l'autre et son rapport singulier au savoir.

Le travail avec chaque sujet psychotique dans le domaine éducatif ne peut pas se contenter de s'inspirer du sens commun basé sur des préceptes généraux. Ce n'est qu'à travers un repérage rigoureux de la particularité du sujet qu'il est possible de l'aider à trouver un lien non menaçant avec autrui.

M., par ailleurs qualifié de débile léger, a trouvé un point d'ancrage dans la rencontre avec la faille et l'incompétence de l'autre. Cette brèche, perçue dans le savoir et la toute puissance de l'autre, a permis à ce sujet, dans un contexte socio-professionnel favorable, de s'inscrire différemment dans son rapport à autrui.

1. Présentation de M.

J'ai choisi de parler de M. dont j'ai fait la connaissance en 2000. Une évaluation datant de 1997 le décrivait de la manière suivante: «M. souffre d'un retard du développement important, touchant la sphère cognitive (niveau scolaire 1^{ère} enfantine) instrumentale et psychoaffective. Il présente également un important retard du langage: il a des difficultés d'expression et est à peine compréhensible. Il souffre aussi de graves troubles du comportement: difficulté d'intégration sociale dans tous les contextes, violent, imprévisible, agressif et provocateur.» De 1997 à 2000, les choses s'étaient plutôt péjorées. En effet, différents placements en internat et en externat s'étaient soldés par un échec avec un accroissement de la violence tant sur le plan verbal, physique que sexuel.

* Psychothérapeute – psychanalyste, Nouvelle Ecole Lacanienne, Lausanne (Suisse).
Courriel: rodrigues-dreher@bluewin.ch

Tout laissait donc à penser que M. était devenu encore plus «sauvage» pendant ces trois dernières années, réfractaire aux règles, à toute loi, et inabordable par la parole. Il quittait son lieu de travail à la moindre contrariété pour ne plus y revenir de toute la journée. C'est probablement ce côté inabordable qui inquiéta le plus les moniteurs de l'atelier jardin dans lequel M. fut accueilli en 2000. A cette époque, âgé de 23 ans, M. était particulièrement récalcitrant à toute démarche tentant de le faire participer à quoi que soit.

2. L'environnement de travail

L'atelier jardin fonctionne comme une entreprise paysagiste, en proposant ses services à une clientèle privée. Dans le cadre de ce travail, avec le stress et les imprévus, la vulnérabilité des usagers est particulièrement exhaussée. Dès lors, comment le travail en équipe, qui s'inspire des stratégies de la psychanalyse, peut-il changer le mode de participation du sujet?

Dans leur travail quotidien, les moniteurs ont compris qu'il valait mieux se laisser instruire par les inventions d'un sujet, dans le but de pacifier ses relations dans le domaine professionnel et social, que de chercher à évaluer son rapport avec le monde, ses compétences ou son «projet de vie» à travers des questionnaires préétablis. Toutes ces inventions, qui servent à vouloir cataloguer les comportements, se sont avérées d'une utilité limitée pour une population qui souffre de psychose à des degrés divers. C'est justement ce qui ne rentre pas dans cette saisie de donnée formatée qui pose problème pour l'appréciation du rapport au monde.

3. La rencontre

M. avait un rapport difficile avec le langage, excepté pour les explications relatives aux tâches à exécuter qu'il assimilait bien. Il ne construisait pas de phrases, répondait de manière monosyllabique ou bégayait facilement lorsqu'il était énervé ou agité. Dans des situations de conflit, il parlait très vite, déversant en bégayant un flot d'injures sur son interlocuteur avant de partir pour ne plus revenir de la journée. Lors des colloques réunissant moniteurs,

éventuellement famille et tuteur, M. s'installait le dos à la table, faisant semblant de ne pas écouter, même si on parlait positivement de lui. Comment, dans ce cas, établir une relation qui tienne un tant soi peu avec M.? Comment ne pas faire partie de la liste des institutions que M. avait quittées dans un éclat d'injures et de violence?

Les moniteurs m'ont demandé de les soutenir dans leur démarche visant à établir un lien social avec M. J'ai décidé d'aller rencontrer M. sur son lieu de travail. En réalité, j'ai plutôt rendu visite à ses collègues de travail, dont quelques-uns sont en traitement avec moi. Après deux ou trois passages informels dans son groupe, j'ai invité M. à venir me voir dans mon bureau, ce qu'il accepta sans hésitation. Pourquoi a-t-il accepté? Je ne le sais pas. Lui qui ne paraissait jamais écouter personne, avait probablement déduit de l'échange que j'avais eu avec ses collègues que je pouvais être une interlocutrice pour lui. Est-ce que la modalité de l'invitation, le laissant plus libre que dans une relation contractuelle, lui a rendu la proposition acceptable? Toujours est-il que M. est venu et vient toujours assidûment.

4. La faille dans le discours de l'autre

Dans un premier temps, M. m'a raconté sa vie. Une vie modeste, répétitive, renfermée. J'ai tenu mon rôle de témoin, sans faire de commentaires et sans donner de conseils, ayant pour but d'«améliorer» la situation. Cela avait certainement déjà été tenté par d'autres sans avoir changé quoi que soit. Dans un second temps, M. m'a parlé aussi de sa violence en ces termes: «Je suis très dangereux quand je m'énerve [...]» Il a dit cela en ne montrant aucun état d'âme, aucune fierté, aucun regret. Je n'ai fait aucun commentaire, mais j'ai manifesté ma surprise par une expression faciale. Alors M. m'a rassurée par ces mots: «Vous savez, Madame, je ne tape pas les femmes.» A cette époque, les moniteurs ont relevé que M. commençait à se montrer un peu moins irritable au travail. Il semblait que d'avoir trouvé un lieu qui accueillait sa parole, l'apaisait quelque peu.

M. avait un sujet de prédilection: les courses de Formule 1. A l'écouter parler de ces courses, j'ai constaté qu'il avait des connaissances géographiques assez étendues et des idées très claires sur les lieux, les distances et les décalages horaires. Mon étonnement positif l'a rendu encore plus volubile, tout en maintenant son rythme de discours malhabile, haché, avec des

coupures dans les mots ou les phrases et en bégayant lorsqu'il était très émotionné.

C'est probablement la maladresse de son discours plus que son contenu qui, un jour, me fit commettre une grande maladresse qui changea fondamentalement la teneur de nos rencontres.

Jusque-là, la relation transférentielle avec M. s'était établie sur un versant affectif, mais, par ma bêtise, la supposition de savoir fut mise en jeu dans cette relation. Ceci permit d'élaborer progressivement un autre rapport avec la symptomatologie de M. et d'assister à son émergence comme sujet de son énoncé. Ce travail est évidemment encore en cours aujourd'hui.

Voici les faits: lors d'un de nos entretiens, M. a comparé les courses de voitures à des courses de chars romains. Presque à mon insu, son langage gauche avait inspiré une coloration un peu ironique à mon commentaire. M. est devenu rouge écarlate, s'est levé en jetant sa chaise par terre. Il est sorti du bureau en claquant violemment la porte et en m'insultant grossièrement. Je me suis trouvée honteuse: qu'est-ce qui m'avait prise, ne serait-ce que par le ton de ma voix, pour avoir disqualifié cette trouvaille imaginaire, somme toute très pertinente et originale de M.? Je me suis mise à sa recherche pour m'excuser. Heureusement, il n'avait pas, comme d'habitude, quitté les lieux, mais était à la pause avec ses camarades. Me voyant arriver, il s'est levé, dirigé vers moi, rouge et tremblant, visiblement pour s'excuser lui aussi. Je l'ai précédé en parole et lui ai dit: «Tu n'as pas à t'excuser, j'ai été stupide, ta comparaison est tout à fait intéressante. Je ne sais pas pourquoi j'ai réagi aussi bêtement.» Visiblement soulagé, il m'a répondu: «Vous savez, je ne voulais pas vous taper, c'est pour ça que je suis parti.» Je lui ai confirmé que, partir au lieu de taper, était une excellente solution et qu'il serait utile de l'adopter en toute circonstance.

Cet événement marqua un changement décisif dans la relation transférentielle, mais aussi progressivement dans le rapport de M. aux autres, ses moniteurs et ses camarades. La faille, mise à jour par la reconnaissance de ma stupidité, lui a permis de prendre conscience qu'il n'était pas bête. L'espace qui s'était creusé dans le savoir bétonné du grand Autre lui a aussi permis de montrer que sa connaissance et son intérêt pour le monde dépassaient largement sa passion pour les voitures et son savoir-faire professionnel. En histoire française, sa connaissance est particulièrement surprenante: il ne s'agit pas d'un savoir lexical, matière débitée dans le vide, mais d'un savoir vivant qu'il lie adéquatement aux dates historiques et aux événements dans le monde.

5. La question de la participation

Son mode très personnel – M. ne sait ni lire, ni écrire – de s'approprier le savoir est un indicateur de la position qu'occupe à ses yeux le maître, au sens propre comme au sens figuré, persécutant voire mortifiant aux yeux de M. Il ne peut agir face à cette menace existentielle qu'en prenant la fuite. M. m'a confié le rôle d'interprète auprès des moniteurs. Les mots «vous leur expliquerez» a souvent ponctué nos séances, surtout lorsque M. a été confronté à des complications existentielles. Ceci est toujours pour lui compatible avec la discrétion qu'exigent d'autres facettes de nos échanges.

Mon rôle d'interprète a permis aux moniteurs de considérer tout à fait autrement la symptomatologie de M. Ses départs intempestifs, perçus auparavant comme preuves d'un comportement asocial prouvant sa faible tolérance à la frustration, ont pu être acceptés désormais comme une marque de civilité. Ainsi reconsidérées, ces manifestations sont devenues très rares et surtout il y a eu un changement d'attitude: au lieu de rentrer à la maison M. revient très vite expliquer aux moniteurs la raison de son courroux.

Dans la poursuite du travail de psychanalyse, qui trouve toujours un écho dans mon échange avec les moniteurs, M. est en train de déplacer le «Maître» tout puissant et ainsi d'écarter davantage les tenailles qui le menacent lorsqu'il est en interaction avec autrui. Le grand Autre, celui de la loi implacable, commence à s'éloigner. A ses yeux, ce ne sont plus les moniteurs qui font la loi, en l'occurrence à leur guise, c'est-à-dire éventuellement de façon tyrannique, sadique ou aléatoire, mais qui y sont eux aussi soumis, et contraints de l'appliquer. Avec cette découverte, le monde est devenu un peu plus supportable pour M. L'autorité directe avec laquelle il a à traiter s'harmonise et s'adoucit. Suite à un différend avec un stagiaire, M. a pu dire: «Je vais m'expliquer avec mon chef. Je vais un peu m'excuser. Il me comprend bien maintenant.»

Conclusion

Revenons sur la question de la participation. Qu'est ce que le travail en équipe institutionnelle, orienté par la clinique du psychanalyste, a pu apporter aux modes participatifs de M.?

Premièrement: le sentiment d'avoir sa place, sa niche écologique dans l'existence, un endroit où se sentir un peu moins perdu, ce qui me semble être la base nécessaire pour chaque possibilité de participation à la vie sociale comme sujet vivant.

Deuxièmement: la réinscription de son symptôme «s'absenter», non pas en tant que rupture mais en tant que protection du lien social. S'absenter au sens propre comme au sens figuré, s'absenter pour faire barrage à la violence, autant la sienne que celle des autres. M., récemment agressé par surprise par un collègue, me raconte:

Lorsqu'il m'a étranglé par derrière, je lui ai fait une prise de judo, pour nous faire tomber tous les deux. Après je n'ai plus bougé, je me suis laissé faire et je me suis évadé dans ma tête pour ne pas le tuer.

Troisièmement: son changement par rapport au langage, ce qui est fondamental. Le langage était pour lui, l'instrument de l'écrasement, véhiculé par le grand Autre. Même si le discours se voulait bienveillant, instructif et éducatif, pour M. il n'y avait rien à entendre, ni rien «à prendre». Il ne pouvait que se boucher les oreilles, pester et fuir.

Ma bêtise a ébranlé le grand Autre, une faille s'est ouverte dans la chape plombée. Il fallait encore que cette ouverture s'agrandisse, et ceci a eu lieu grâce au travail en équipe. La compréhension de ses symptômes, comme une manière fondamentale d'interagir avec le monde, et non pas simplement comme des manifestations pathologiques ou perturbatrices, a permis à M. de se reconnaître comme sujet. Cette reconnaissance lui a donné la possibilité, dans un deuxième temps, de mettre le grand Autre de la loi à une distance suffisante pour rendre l'autorité supportable et civiliser son symptôme.

M. s'exprime actuellement de manière beaucoup plus fluide. Il a trouvé un abri dans le langage. Mais tout n'est pas encore gagné, il faut rester attentif à la place que nous occupons dans la prise en charge de ce sujet.

Seule la prise en compte de la particularité de M. aura permis que le langage devienne et reste pour lui un abri, pour autant qu'il lui permette de pacifier un tant soit peu cette question lancinante et inquiétante: «*Que me veut l'autre?*»